

80 MERCURE DE FRANCE.

Quand l'infortune suit tes traces,
Autant que mes propres disgrâces
Mon amitié sent tes malheurs :
Mais que pourroit son assistance ?
Dieu te donnera la constance ;
Tu n'auras de moi que des pleurs.



Tu sçais trop qu'un Chrétien fidèle
Du sang & de la chair rebelle
Triomphe sans haine & sans fiel ;
Tranquille il entend le tonnerre,
Et tout ce qu'il perd sur la terre,
Il le regagne dans le Ciel.



Mais vous, dont l'orgueilleuse vie
De l'humaine philosophie
Tire sa force & son secours,
Si dans ce monde périssable
Un revers soudain vous accable
Parlez, quel est votre recours ?



Qui vous soutiendra dans vos pertes ?
Quelles ressources sont offertes
A votre audace de Géant ?
Point d'avenir qui vous console,
Un système impie & frivole,
Et l'espérance du néant.



Je les vois déjà, ces Grands hommes,
 Qui pour nous, peuple que nous sommes,
 Parmi leurs disciples ravis,
 Dévoilent les causes sensibles
 De ces Phénomènes terribles,
 Qui te font regretter ton Fils.



Des vents resserrés dans leurs chaînes
 Et des fournaïses souterraines,
 Ils nous expliquent les effets ;
 Et pas un seul d'entr'eux ne pense
 Que c'est peut-être la vengeance
 D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.



Ils écartent ces Loix suprêmes,
 Et s'efforcent par leurs problèmes
 D'anéantir le vrai Moteur.
 Recherches pleines d'imposture
 Qui trouvent tout dans la nature,
 Hors le pouvoir de son Auteur.



Tels, en leur Ecole proscrite,
 Les Eleves de Démocrite
 Forgeoient des Dieux, phantômes vains ;
 Qui dans une langueur profonde,
 Après avoir créé le Monde,
 Oublioient l'œuvre de leurs mains.



D ♡

82 MERCURE DE FRANCE.

Laiſſons-là ces mortels ſublimes
Traiter d'eſſais puſillanimes
Les traits de nos humbles crayons :
Qu'à leur eſſor ils s'abandonnent ;
Ce ſont des ſages, qu'ils raifonnent :
Nous, eſprit vulgaires, croyons.



Croyons : c'eſt là notre partage.
Que la Foi diſſipe ou ſoulage
Tous nos chagrins les plus cruels ;
Et n'attendons dans cette vie
Qu'une mort qui ſera ſuivie
De biens ou de maux éternels.

Malgré nos plaintes réitérées, on nous envoie conſtamment des Logogryphes & des Enigmes dont les vers ſe moquent de la meſure. Telles ſont ces deux-ci qui ſe trouvent au commencement de la première Enigme du premier volume d'Avril.

Et mon acte n'eſt pas indifférent
A quiconque veut vivre de manière, &c.

Nous prions nos Lecteurs de les corriger ainſi :

Et mon ſecours n'eſt pas indifférent
A qui veut vivre de manière, &c.

Nous avons encore un avis à donner à ce sujet. La facilité qu'on trouve à brocher des Logoglyphes qui portent *poire*, qui portent *moire*, qui portent *si*, qui portent *mi*, &c. en fait produire des torrents. Nous avons inséré les premiers pour la singularité, mais le grand nombre de nos Lecteurs s'est plaint avec justice de l'abus, & nous avons gémi nous-mêmes de l'abondance. Pour arrêter ce fleau qui nous inonde, nous sommes obligés d'avertir les Auteurs qu'à l'avenir nous n'admettrons plus aucun Logogryphe de cette espèce. Le genre n'est pas assez excellent par lui-même, pour permettre qu'on le défigure encore par la forme la plus imparfaite qu'on puisse lui donner. Nous les prions en conséquence de revenir à la manière ordinaire, & de s'y tenir comme à la moins défectueuse, & la plus agréable au Public.

LE mot de l'Enigme du second volume d'Avril, est *Lime*; celui du Logogryphe est *Pressoir*; les autres mots qu'on y trouve font toutes les rimes du Logogryphe même, depuis *Pré*, inclusivement, jusqu'à *Rasse*.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

JE suis jeune, Monsieur, je suis fille & jolie, que de raisons pour avoir de la vanité! Ajoutez à cela un motif de plus encore; on dit que j'ai de l'esprit; & je sens bien dans le fonds que je ne suis pas bête. Avec ces petits fondemens d'amour-propre, il étoit naturel que je m'en trouvasse une bonne dose. Aussi n'en manquai-je point, & par une suite nécessaire ne suis-je jamais plus fâchée que quand on me contredit.

Je déchirois impitoyablement il y a quelques jours les Logogryphes à qui, entraîné par le torrent de vos prédécesseurs, vous avez laissé une place dans le Mercure. Ils trouverent des protecteurs ici, ne vous en étonnez pas; je vis en Province. On m'attaqua vivement; j'eus beau me défendre & démontrer que ce n'étoit qu'un détestable jargon proscrit par le bon sens aussibien que par le goût, le nombre l'emporta, & je fus condamnée par arrêt de la société à faire un Logogryphe. Je me soumis, non sans murmurer, à ma sentence, & griffonnai l'instrument de mon supplice. On ne me trou-

va point assez punie, & l'on exigea pour achever de m'immoler, que je le fisse passer jusqu'à vous. J'ai satisfait à toutes les conditions, sans avoir pour cela changé de sentiment. Croyez-moi, Monsieur, retranchez de votre livre toutes ces rapsodies qui le déparent; commencez la réforme par moi, jetez mon barbouillage au feu, & faites-nous oublier à jamais jusqu'au mot d'Enigme & de Logogryphe.

Je suis, Monsieur, &c.

De Car.... à Toulouse.

Quoique l'instance d'une personne jeune, jolie & spirituelle soit des plus séduisantes, & que nous pensions en secret comme elle sur le genre qu'elle condamne, il ne nous est pas possible de le proscrire. Paris le protège pour le moins autant que la Province, & la diversité notre devise, qui n'exclut rien, nous fait un devoir de l'admettre. Nous aimons mieux nous parer du Logogryphe qu'elle nous a envoyé. Nous nous y déterminons d'autant plus volontiers qu'il paroît annobli par le ton dont il est écrit. Son coloris fait excuser sa longueur, il annonce du talent pour la Poésie; & comme ce Logogryphe est presque une Ode, nous lui donnons le pas sur l'Enigme. Nous conseillons à cette aima-

86 MERCURE DE FRANCE.
ble Toulousaine de s'exercer dans un meilleur genre , & de nous faire part de ses productions.

L O G O G R Y P H E.

TOi , qui devins , par un crime nouveau ,
Frere de tes enfans , & mari de ta mere ;
Sors , Œdipe , de ton tombeau ;
De mon obscurité viens fonder le mystere ,
Perce de mes replis , les détours inégaux ,
A ton esprit subtil , j'ouvre une ample carrière.
Produite dans l'obscurité ,
Je cherche toujours la lumiere.
Ma mere est la malignité ,
Le ris méchant me sert de pere.
Tous les humains sont mes sujets ,
Rois , Princes , Magistrats , sont en butte à mes traits.
A ce portrait tu crois me reconnoître ?
Non , la clarté va disparoitre ,
Un labyrinthe obscur se présente à tes yeux.
Regarde , vois quel art industrieux
Préside à cette admirable structure.
Dans ces greniers formés des mains de la nature ;
Je conserve avec soin un trésor précieux.
Tu lui dois ta santé , tes jours les plus heureux ,
Ton sang en est plus beau , ta force en est plus sûre.

C'en est trop , égarons tes pas ,
Prothée audacieux , je change d'existence.

Je suis en toi , tu ne me connois pas ,
Par moi l'homme vit , l'homme pense ;
Je compose son être & la plus pure essence ,
Je survis même à son trépas.

Détourne tes regards sur cette plage immense ,
Les vents sont déchaînés , quelle horreur ! quel
fracas !

Eh bien , tu vois cette mer écumante ,
Tu vois ces flots lancés sur ces rochers ;
Malgré ce bruit affreux , j'affronte ces dangers ,
Je fends avec ardeur cette onde blanchissante.

Mais déjà j'ai changé mon sort ;
Je sème autour de moi la crainte & l'épouvante ,
Fuyez au loin , fuyez , troupe tremblante ,
Dans mes yeux j'ai l'horreur , dans mon sang j'ai
la mort.

De tant d'objets enfin as-tu saisi la trace ?
As-tu de ce cahos sondé la profondeur ?

Tu le crois , connois ton erreur ,
A peine as-tu volé sur la surface.

Quel tableau frappe mes esprits ?
Des vainqueurs , des vaincus , entends-tu bien les
cris ?

Vois-tu ces feux , & ces clartés brillantes ,
Ces palais embrasés , ces flammes dévorantes ?
D'épouvante & d'horreur tous ces lieux sont
remplis ;

88 MERCURE DE FRANCE.

Amour, voilà les maux que ton caprice entraîne:
Mais quel est ce vieillard qui se soutient à peine?
Par l'injure des ans, ses bras sont affoiblis;
Il ne lui reste plus qu'un courage inutile;
Il a vu sous ses yeux, massacrer sa famille,
Son trône est renversé, ses états sont détruits.
La mort est le seul bien que son ame désire:
Elle va l'accabler sous les traits de Pirrus;
Elle a frappé: c'est fait; Ilion, tu n'es plus,
Tes murs sont abattus, & ta puissance expire.
C'est trop te présenter un aspect effrayant,
Je t'offre cette fois un dehors séduisant.
L'Amour, le tendre Amour partage mon empire;
Mon sceptre dans ses mains, n'en est que plus
 charmant,
A mon nom seul, vois-tu la jeune Iris sourire,
 Et par un contraste plaisant,
La vieille Arsinoé gémir, en soupirant,
Des maux que dans ses traits a causé ma présence
Sous des lauriers épais, au sein de l'indolence,
 Quelle est cette divinité?
Quelle foule empressée & l'adore & l'encense?
Arrêtons. ... De quel feu tout-à-coup emporté...
Phœbus, a dans ses mains déposé la puissance!
 L'ardent Despreaux l'enrichit,
 Le doux Racine l'embellit;
 Des rimailleurs la troupe immense,
 Et la dégrade, & l'avilit.
Ainsi multipliant mes diverses peintures,

J'offrirois à tes yeux mille objets différens ,
 Et dans des routes plus obscures ,
 Je conduirois tes pas foibles & chancelans.
 Mais c'est assez exercer ton génie ;
 Mes derniers traits vont être plus pressés ,
 Et dans mon sein tu vas voir entassés
 Une ville de Livonie ,
 Les noms qu'on donne à ceux de qui l'on tient le
 jour ,
 Un amant malheureux , victime de l'amour ,
 Ce que Mithil dit à Silvie ,
 Ce qu'elle lui dit à son tour ,
 Un bien précieux , mais trop rare ,
 Un nom sacré , deux notes , une mare ,
 Ce qu'on choisit assez souvent.
 Un port fameux , un élément ,
 Un fauxbourg d'une grande ville ,
 Un royaume où régna jadis un conquérant
 Redoutable aux Romains , dans le combat habile ,
 L'objet des vœux de tout ambitieux ,
 Deux mots latins dont l'un porte assez souvent
 l'autre.
 Double l'un de mes pieds , tu trouves un Apôtre ;
 Ce que fait éclater tout homme bilieux ,
 Certain oiseau dont le babil étonne ,
 Cet art vain , redoutable aux superstitieux ;
 Et pour finir , ce qu'enfin je te donne.

Par Mlle de Car.... à Toulouse.

E N I G M E.

DEs plantes que l'on trouve en cent climats
divers,

Je suis la plus utile, & la plus nécessaire ;

Il n'est point d'habitant de ce vaste Univers,

Qui, de me conserver ne se fasse une affaire,

Partout les arbrisseaux se parent de leurs fleurs,

Etalant à nos yeux mille belles couleurs ;

Mais, moi, sans que je sois ni belle, ni féconde,

Je porte, sans fleurir le plus beau fruit du monde.

Ce fruit fait la grandeur de tous les Potentats,

Il renverse souvent les plus puissans Etats.

Nous naissons, en tout tems, ici-bas deux ju-
melles,

Qu'on ne peut séparer, sans des douleurs cruelles,

Lorsqu'on nous voit en l'air, ce présage est fi-
cheux,

Celui d'une Comete est bien moins dangereux :

Vous, qu'un peu de plaisir excite à me con-
noître,

Lecteur, je ne suis point à six pieds de vos yeux ;

Mais comme c'est le soir qu'on me découvre
mieux,

Attendez jusques-là, vous me verrez peut-être.

THE HISTORY

OF THE

REIGN OF
HIS MOST EXCELLENT MAJESTY
CHARLES THE SECOND
BY
JOHN BURNET
BISHOP OF SALISBURY
IN TWO VOLUMES.
THE SECOND VOLUME.
LONDON, Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church, in Fleet-Street, 1689.

Printed and Sold by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church, in Fleet-Street, 1689.

Chançon
Languedocienne.



May 1756. Imprimée par Cournelle.

CHANSON LANGUEDOCIENNE.

*Traduction en prose
françoise.*

1.

AL lebat de l'Aurord,
Dins un pradel de flous,
Zéphir caressant Floro,
Climeno touto en plous,
Disio touto souleto
A l'ombro d'un cyprés,
Sietado sur l'herbeto
A l'Echo sous regrets.

2.

Tirsis es mort, peccaire !
Auselous plouray lou.
Flouretos, per me plaire,
Cambias boïso coulou.
Pentibo Toucouetto,
Roussignol amoureux,
Et bous, Echo fidello,
Répéras ma doulou.

3.

Lou Roussignol salbarzé
Beigno dal fond dal bois,
Suspendré son ramatzé
Per entendre sa voix.
L'ondo la pus rapido
Coulabo lentomen,
Per abé une ausido
De son doux instrumen.

1.

AU lever de l'Au-
roro, dans un pré de
fleurs, Zéphir caref-
sant Flore, Climene
toute en pleurs, di-
soit toute seule à
l'ombre d'un cyprés,
ses regrets à l'Écho.

2.

Tirsis est mort,
hélas ! petits oiseaux
pleurez -le : fleurs
pour me plaire,
changez de couleurs.
Plaintive, Tourte-
relle, Roussignol
amoureux, & vous
Echo fidele, répétez
mes douleurs.

3.

Le Roussignol sau-
vage venoit du fond
du bois suspendre son
ravage pour enten-
dre sa voix. L'onde la
plus rapide couloit
lentement pour ouïr
en passant un instru-
ment si doux.

92 MERCURE DE FRANCE.

Peichets à l'abanturo,^{4.}
A la merci dès loups ;
Prenguets bostro pasturo,
Dins un desert afrous.
Troupel, jouts abandonni.
Tirsis es au tombeau.
Qu'aco nou bous estouni,
Jou lou seguiré leu.

Paissez à l'avanture,^{4.}
à la merci des loups ;
prenez votre pâture
dans un désert af-
freux ; Troupeau, je
vous abandonne.
Tirsis est au tom-
beau : que cela ne
vous étonne point,
je le suivrai bientôt.



ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

E S S A I

*Sur les Tremblemens de Terre ; premiere
Partie.*

IL seroit bien téméraire de se croire en état de donner une bonne théorie sur une opération que la nature renferme dans son sein. Phénomene terrible , qui ne se manifeste qu'en portant la désolation & l'effroi.

L'amour du merveilleux & la frayeur grossissent souvent les objets , ou les obscurcissent. Non seulement peu d'Observateurs sont capables d'examiner un tremblement de terre de sang froid , & de répondre par l'assiette de leur ame à ces deux vers d'Horace :

*Si fractus illabatur orbis ,
Impavidum ferient ruina.*

Mais il en est moins encore qui possèdent les connoissances nécessaires pour observer ces Phénomenes en vrais Physiciens.

Le désir de pénétrer dans ce mystere de la nature couta la vie à Plin le Natu-

raliste. Asthmatique & avancé en âge , les vapeurs sulfureuses qui s'élevoient des crévasses de la terre le suffoquerent pendant qu'il observoit. Pline le jeune , qu'on peut regarder comme un des derniers Auteurs estimables de la Latinité , se borne dans sa Lettre élégante à peindre cet événement , avec les traits les plus propres à inspi-ter la terreur. Il pleure la mort d'un oncle illustre , mais il ne donne aucun des rap-ports physiques qui peuvent nous être uti-les pour servir de comparaison à ceux d'au-jourd'hui.

Paul Jove rapporte seulement en Histo-rien le tremblement qui renversa Lisbon-ne en 1531 ; mais il ne s'explique point sur les causes auxquelles ce tremblement fut alors attribué ; cependant , le récit des malheurs qu'il occasionna , est assez cir-constancié pour montrer une ressemblance frappante entre les deux tremblemens que Lisbonne a éprouvé.

La plupart des relations que nous avons des tremblemens de terre , ne rapportent que des désastres. Elles sont surchargées de tout ce qui peut contribuer à former une idée effrayante ; il est très-difficile de pouvoir saisir dans ces relations quelques faits qu'on puisse lier dans une bonne théo-rie ; il semble qu'on ait cru qu'il étoit inu-

tile d'instruire les hommes de la cause d'un malheur qu'ils ne peuvent parer.

Ce qu'on peut lire de plus intéressant & de mieux rassemblé sur cette matiere, se trouve à la fin du premier tome de l'Histoire naturelle de M. Colonne, Gentilhomme Romain, imprimée en 1734, par les soins de M. de Gosmond, & dédiée à M. le Maréchal Duc de Richelieu.

On trouve dans cet Ouvrage la relation de la naissance d'une petite isle qui sortit du fond de la mer, près de Saint Michel du Fayal, une des isles Açores. L'irruption commença le 26 Juin 1638. Le 3 Juillet suivant, le feu commença à s'élever au-dessus de la mer qui avoit cent vingt pieds de profondeur en cet endroit, les matieres élançées du fond de ce volcan s'éleverent au dessus de l'eau, & s'accumulerent dans l'espace de quatorze jours au point de former un isle de cinq milles de tour. Cette relation rapportée par M. Colonne est traduite de l'ouvrage du Pere Kirker, *De mundo subterraneo*.

On trouve dans le même Ouvrage des notes anciennes sur la naissance de plusieurs des Isles de Lipari, sur celle de la grande Théracène, sur plusieurs autres petites Isles pareilles, & une relation qui paroît fort exacte de la naissance de la petite Isle

de Santorin qui s'éleva par une éruption qui commença le 23 Mai 1707, & qui fut observée par le Pere Feuillée de l'Académie des Sciences.

On peut joindre à ces rapports ceux du tremblement affreux qui a renversé Lima, & abîmé Callao, en 1746 : on doit surtout consulter les témoins les plus éclairés des désastres que Lisbonne & plusieurs Villes de Portugal & d'Espagne viennent d'essuyer.

Tous ces rapports rassemblés ne pourront encore suffire pour établir une Théorie certaine ; on ne peut que former une chaîne de probabilités, & faire en sorte que tous les nœuds de cette chaîne répondent exactement à des faits pris dans la nature, & à quelque principe bien reconnu, & plus ou moins général.

Tout ce que la raison éclairée est en droit d'exiger d'un pareil ouvrage, c'est que l'Auteur ne cherche point à suppléer par la force de son imagination à ce qui lui manque d'essentiel pour lier les faits les uns aux autres. Content de s'essayer sur une semblable matière, un homme sage doit ne s'attacher qu'à former une théorie qui présente à l'esprit des idées naturelles & précises, sans esperer que ses efforts puissent aller plus loin qu'à la rendre plus
ou

ou moins sensible, plus ou moins vraisemblable,

C'est ce que l'ingénieux Auteur des *Conjectures physico-mécaniques sur la Propagation des secousses dans les tremblemens de terre* reconnoît lui-même. Il ne sera donc pas étonné si je ne me rends pas au plaisir que j'aurois à croire un Auteur qui me plaît par la force de son imagination, la clarté & l'élégance de son style. Il paroît désirer qu'on examine & que l'on combatte ses propositions; c'est le rendre utile aux progrès des Sciences que de le mettre à portée de défendre sa théorie. Cependant, si par hasard je réussis à prouver qu'elle ne peut s'appuyer sur les conséquences que cet Auteur a cru pouvoir tirer de ses principes, la seconde partie de cet Ouvrage lui donnera des moyens faciles de renverser un frêle édifice que j'essaierai de construire à mon tour. Puissai-je seulement par la seconde partie de cet Essai, inspirer à l'Auteur des *Conjectures physico-mécaniques* une partie de l'estime dont je suis pénétré pour lui!

Cet Auteur établit pour premier principe.

« Un levier agité par une de ses extrémités, & fixé de telle sorte qu'il éprouve des commotions dans toute sa lon-

E

98 MERCURE DE FRANCE.

«gueur , exécute des vibrations plus éten-
«dues dans les parties les plus éloignées
«de l'extrémité qui a reçu l'impression de
«la secouffe.»

Après avoir suivi l'excellente théorie de la terre de l'Histoire naturelle de M. de Buffon , & avoir établi avec beaucoup de probabilité , 1°. Que toutes les chaînes de montagnes se communiquent. 2°. Que cette communication s'étend même sous la mer. 3°. Que les Isles qu'on découvre presque toujours dans la direction des chaînes , doivent être regardées comme les sommets des montagnes qui lient ces chaînes d'un continent à l'autre. 4°. Que d'autres chaînes naissent des troncs des principales , à peu-près comme les branches d'un arbre , & s'étendent à de plus ou moins grandes distances. L'Auteur , après avoir exposé cette opinion qui me paroît être de la nature de celles que la Physique peut admettre , quoiqu'elle ne soit pas rigoureusement prouvée , part de son premier principe ; & pour y faire quadrer l'exposition qu'il fait de la continuité des chaînes de montagnes , il est obligé de commencer par faire une supposition en établissant comme un fait presque certain que toutes ces montagnes se tiennent ensemble par leurs bases , & doivent être